

XYZ. La revue de la nouvelle

Le masque et le feu

Edem Awumey



Numéro 148, hiver 2021

Confinement : à l'épreuve du couvre-feu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97148ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Awumey, E. (2021). Le masque et le feu. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (148), 22–25.

Le masque et le feu

Edem Awumey

A PRÈS LE CONFINEMENT, on nous a imposé un couvre-feu. J'ai rien contre, faut bien qu'on en vienne à bout, de ce mal sans visage. Toutefois, depuis bien avant la pandémie, un autre mal me hantait, cette bête contre laquelle, avec mes copains, nous avions l'habitude de nous battre à la faveur de la nuit. Il a fallu dix jours à regarder le ciel de nuit à travers des fenêtres ou des lucarnes pour enfin céder : ce soir, plus précisément, j'ai craqué et entraîné mes copains. Je les ai convaincus en leur disant qu'avec le couvre-feu, la nuit et les ombres aidant, la bête pousse et pousse. Qu'au moment où nous, nous sommes confinés, elle rit, danse et se déploie dans le vent, que nous ne pouvions continuer ainsi à lui faciliter les choses.

Et c'est ainsi que nous, faucheurs de plants OGM, nous sommes retrouvés dans un champ à faire ce que nous appelions notre nettoyage. À essayer d'abattre le monstre. Une expédition nocturne, comme à l'habitude. Nous nous trouvions à une centaine de kilomètres du centre-ville, pas loin de la demeure d'un de nos amis où nous avions prévu de dormir après notre sortie, lieu reculé où les flics avaient peu de chance de nous surprendre brisant les règles du couvre-feu. Nous avons surgi dans le champ ciblé avec nos râdeaux, machettes, sécateurs et coupe-herbes. Masqués, dans la nuit de la campagne, pour un étrange carnaval. Car nos masques n'avaient plus rien de sanitaire : il y avait un paon tout doré, un Fantôme de l'opéra à l'air très mystérieux, un corbeau repoussant, Cléopâtre aux yeux immenses, un Pierrot qui n'avait pas vraiment envie de jouer des tours, un Vénitien sévère au long nez...

Nous savions que les propriétaires de la ferme, alertés par le bruit, pouvaient surgir et nous menacer avec une arme à feu, nous intimant l'ordre de dégager. L'un des nôtres faisait le guet dans les bosquets près du porche de la bâtisse. Cela fut en vain, cependant. Le fermier, mis au fait par on ne savait

quel perroquet, nous attendait, planqué dans sa grange au volant de son tracteur Kubota. Sans sommation, il a tenté de nous écraser sous les roues de sa bête mécanique. Alors nous nous sommes dispersés dans le champ et la nuit. Six faucheurs indociles sous le ciel et ses quelques étoiles indifférentes.

Je me dépêchais de quitter les lieux, le Kubota à quelques mètres derrière moi. Au moment où je longuais le flanc est de la bâtisse, une porte s'est ouverte, laissant débouler un colosse qui avait entrepris de me barrer le chemin. Un ogre alourdi par sa viande, qui tentait, les bras en croix, de bloquer ma fuite. Je ne pouvais accéder à ma voiture sans l'affronter.

Mais voilà que, de nulle part, Biko est apparu et lui a envoyé son poing au visage. Le géant, qui n'avait pu éviter l'uppercut, chuta dans la rocaille et se fracassa la tête contre une roche sur laquelle était inscrit le nom de la ferme. Pas mort, le bonhomme ; sérieusement amoché cependant. Je l'ai vu essayer de se relever, puis retomber dans le lit végétal truffé de pierres à la pointe vicieuse. Bientôt, on lui diagnostiquerait une fracture du crâne, une commotion et un bras cassé, il craindrait de choper le virus à l'hôpital et regretterait d'avoir mis le nez dehors ce soir-là. Biko et moi avons atteint la route et filé dans la nuit.

Le lendemain, Tan m'a appelée de son lointain pays d'Asie. Leur problème, m'a-t-il expliqué, ce n'était plus le virus, mais bien un enfermement plus coriace. Son peuple était maintenu en prison depuis des décennies par une armée de lâches et de tristes assassins qui avaient arrêté leur leader, un poète. Que pour cela ils étaient dans la rue, devant le feu. Ils exigeaient la libération du prisonnier. Les masques qu'ils portaient les protégeaient à la fois contre le virus, le feu des canons et la fureur des balles tirées par les snipers postés sur les toits. Tan me dit que la veille, au terme d'une énième manifestation, il s'en était sorti *in extremis* : à sa gauche, une jeune fille, la peau tatouée de slogans et de dessins de plaines, était tombée sous les balles de l'armée.

Des corps étaient restés sur le macadam. Désormais, aucun confinement ou couvre-feu ou vaccin ne les sauverait. 23

Il y eut ce terrible cri : Ils nous tuent, ils nous tirent comme des perdrix !... Ce fut une apocalypse brève, trois minutes d'un enfer en accéléré au terme desquelles il y eut soudain le silence, comme s'ils venaient de changer de planète ou étaient arrivés au dernier chapitre d'un film, le mot *Fin* s'épuisant progressivement dans le fond noir de la salle de projection d'un cinéma au cœur de la vieille ville...

Tan ajouta que, sur la chaussée, on pouvait compter une dizaine de corps masqués, qu'il avait eu l'espoir de les voir se relever après l'hécatombe. Il avait pensé un instant que peut-être ils avaient juste plongé vers le sol pour déjouer cette balle perdue, qui savait si souvent trouver les corps après avoir traversé les masques. Dans sa fuite, Tan a osé un dernier coup d'œil derrière lui et a vu les militaires marchant dans un champ de corps libres, au dernier sourire oblitéré par un masque.

Et au silence brutal de la rue a succédé un concert de sirènes et de moteurs. Au loin, des échos de voix, quartier bouclé, circulation interdite jusqu'à nouvel ordre ! Tan avait compris qu'ils passaient au degré 10 du confinement. Les gens iraient se planquer sous les meubles de leurs deux-pièces, le souffle suspendu, les mains moites. Ce degré où il n'y aurait même pas moyen de respirer, le corps figé.

Et pendant ce temps, on entendrait d'autres bruits de moteurs, de gros camions, des machines pilotées par des spécialistes du nettoyage venus effacer toute trace du massacre. Le macadam, dans son habit de noir et de deuil, avait eu droit à un joli toilettage des jours de fête. Ceux d'avant le virus, les snipers de l'armée et le feu. Et Tan a dit : Tu sais, Maria, l'effacement, c'est la spécialité de nos gouvernements et de leurs polices. Une flicaille envoyée non plus pour contenir les indignés de notre siècle, mais bien pour les dégager d'un tableau urbain qu'ils enlaidissent de leurs gueules de monstres. Tan avait terminé son récit. Il m'a dit au revoir et a raccroché.

Pour ma part, il me tarde de ressortir. Et je me dis
24 qu'après le couvre-feu et le confinement, il restera à se libérer

réellement, à se tenir debout. À poursuivre le combat contre l'effacement par le gaz ou le feu, contre ceux qui tentent de consumer les récalcitrants accrochés aux pavés souillés de villes qui n'ont de la grandeur et de la lumière que le nom. Villes-tombeaux, dit Tan, villes au ciel opaque, pollué, où désormais nous marchons masqués dans l'illusion de faire barrage contre ces particules de mort déguisées en pollen. Tan qui vient de ce coin du monde où le port du masque est quotidien, perpétuel, avec ou sans virus – sauf que, parfois, lui aussi troque son N95 contre un masque de carnaval.